



Luce & Daniel Verilhac

Luce et Daniel Verilhac font partie des tout premiers adhérents de l'ACAT. En formant leur groupe à Firminy, en 1975, et en s'engageant en faveur des torturés, ces deux enseignants, aujourd'hui à la retraite, ont trouvé une manière forte de faire vivre concrètement leur foi. C'est avec émotion et nostalgie qu'ils nous racontent cette aventure.

« Est-ce que parce qu'il n'y a pas de réponse, la prière n'est pas arrivée quelque part ? »

Souvenirs de Chine et d'Algérie... et création du groupe ACAT-Ondaine à Firminy

Luce. Mon papa étant militaire, j'étais en Chine en 1940. C'était au début de la guerre sous occupation japonaise, donc sous bombardements américains. J'étais petite, j'avais cinq ans, mais je me rappelle que les Japonais promenaient des Américains et des Anglais dans des cages à la merci des crachats et des injures de toute la populace. C'est peut-être cela qui fait que je me suis intéressée plus tard à ce combat. Mais je pense aussi que j'avais vu que la masse de Chinois qu'on côtoyait était vraiment misérable. Quand j'étais à Shanghai, au collège, je butais souvent dans des paquets pliés, des journaux : c'étaient des petites filles qu'on avait abandonnées et qui étaient mortes. Cela m'avait beaucoup choquée.

Daniel. En 1975, il y avait 13 ans que j'étais revenu d'Algérie. En entendant parler de cette lutte contre la torture, je me suis dit que, lorsque j'étais en Algérie, je n'aurais eu aucun moyen de défense si on m'avait demandé ou commandé de participer à une séance de torture ; j'aurais été démuni. Avec l'ACAT, je me suis aperçu que j'aurais pu devenir tortionnaire et me détruire en même temps que je détruisais celui qui était en face de moi. C'est pour cela que je me suis engagé : à la fois pour donner des raisons de lutter contre la torture, mais aussi pour donner des raisons pour prier pour les tortionnaires. Parce que j'aurais moi-même pu être un tortionnaire et il aurait fallu que je m'en sorte. Il y a pas mal de camarades qui ont fait la guerre d'Algérie, qui ont torturé parce qu'on leur avait demandé et qui n'ont jamais pu s'en remettre. Il y a eu énormément de suicides de ce côté-là. L'ACAT m'a permis de prier pour les autres, mais aussi de me reconstruire.

Luce. Dan et moi sommes protestants. Je participais déjà à un groupe œcuménique au temple de Firminy, c'était très vivant mais au bout de plusieurs années, nous étions fatigués de toujours tourner en rond sans rien de concret. On avait l'impression que l'œcuménisme piétinait. Et voilà qu'une de nos adhérentes, Annick de Banville, a lu dans *Le Monde* qu'un groupe de chrétiens recherchait des gens pour venir au secours d'autres personnes. C'était en 1975. Tout de suite, nous avons téléphoné à Édith du Terre. Elle est venue avec son bâton de pèlerin un dimanche pour assister au culte et elle nous a tous enthousiasmés. Le groupe œcuménique est, tout entier, devenu groupe ACAT tant elle avait été persuasive !

Des années exaltantes

Luce. C'étaient des années exaltantes parce qu'on a eu la chance d'avoir des libérations qui ont compté, d'avoir des contacts avec les gens. Nous étions très militants : on faisait des actions, on louait le cinéma, on faisait des actions « bol de riz » dans les églises pour l'ACAT, on transmettait les informations. J'ai gardé les documents de tous nos passages à la radio et dans les journaux. Nous avons donné naissance aussi à d'autres groupes dans la vallée de Saint-Étienne parce qu'on était l'un des premiers et très actifs. J'étais l'animatrice du groupe, mais tout le monde était là pour donner un coup de main. Nous étions 40 ou 45 [...] C'est vrai que nous avons eu des grandes joies. Une des plus grandes a été la libération d'Igor Ogourtsov¹ [...] Quand il a été en relégation, l'ACAT nous a donné une adresse, j'ai donc écrit une première fois. Rien. On n'a pas eu de nouvelles. Et

puis, une deuxième fois, j'ai écrit en envoyant une petite croix huguenote en bois sur laquelle j'avais écrit : « Dieu est ma force » et il a répondu par une carte en anglais, en disant que ça l'avait vraiment beaucoup touché. S'ensuivit alors une correspondance de cinq ans. En 1987, avec sœur Colette Deparis, nous sommes allés chercher Igor, son papa et sa maman qui ont été expulsés d'URSS, à Vienne, en Autriche. Ça a été un moment formidable ! [...] Il est venu nous voir ensuite à Firminy. Les quelques jours qu'il a passés chez nous, il a joué du piano, il est resté quelques jours. On a parlé surtout par gestes... [...] On a eu la chance d'avoir au moins trois ou quatre personnes libérées qui sont venues nous voir, mais ce qui m'est resté dans le cœur, c'est tout ce que nous avons fait avec Jeanne Dupouy, que je voudrais saluer ici bien entendu. Elle nous a mis en contact avec les Grands-mères d'Argentine et nous écrivions pour retrouver Béatriz Recchia de Garcia. Nous avons écrit aux orphelinats, aux tribunaux, aux couvents et jamais nous n'avons eu de nouvelles. Et Jeanne Dupouy, il y a cinq ou six ans, m'a dit : « Écoute, ce n'est plus la peine que tu écrives à nouveau, on ne retrouvera pas l'enfant ». Et puis, en 2009, coup de téléphone de Jeanne : on avait retrouvé la petite-fille qui est née en prison, la fille de Béatriz, qui travaille maintenant avec les Grands-mères d'Argentine. Elle avait 26 ans. Vous imaginez ? Un travail de fourmi. Mais je crois que l'ACAT, c'est un peu ça aussi.

Daniel. Ce qui nous motive pour poursuivre ce combat, c'est la vie de la prière. Combien de fois on prie sans réponse... Est-ce que, parce qu'il n'y a pas de réponse, la prière n'est pas arrivée quelque part ? Je crois que, pour l'ACAT, c'est la même chose. Par exemple, la mort du prisonnier pour lequel on a écrit ; on arrête. Là, c'est un échec, c'est catastrophique. Mais tant qu'on n'a pas ce fait avéré, l'espoir est toujours là.

« Si on regarde, on est obligés de s'arrêter »

Luce. Je crois que ce qui nous motive beaucoup aujourd'hui, c'est le droit d'asile. Nous faisons tous les deux partie d'un comité de parrainage qui s'est créé, non pas de l'ACAT, mais avec tout un tas de gens. Dans la région, nous nous sommes occupés de huit familles au départ, avec leurs enfants, venues du Kosovo, de

Tchéchénie, d'Angola. Il fallait les loger car ils étaient à la rue. Nous avons même pris des gens chez nous. Je trouve que l'ACAT a vraiment bien fait de s'ouvrir au droit d'asile.

Daniel. Quand on voit une famille de quatre enfants qui couche dehors sur les routes ou derrière une haie, ce n'est pas possible. Comme disait le président de ce comité : « On a deux solutions : Ou bien on regarde, ou bien on ne regarde pas. Mais si on regarde, on ne peut pas laisser ». Je pense d'ailleurs que c'est toujours la même chose, dans l'ACAT aussi : on peut ne pas voir, passer et vivre, aller faire la fête. Mais si on regarde, on est obligé de s'arrêter. Et on retrouve, là aussi quand même, un certain nombre de textes bibliques qui répondent à ça [...] Je pense que cette ouverture au droit d'asile fait écho à cette faculté de l'ACAT de répondre à l'humain, à notre problème d'aujourd'hui.

« Les églises ne seront crédibles que si les chrétiens s'engagent »

Luce. Je me sens fière de l'ACAT et du combat que l'on mène. On a toujours été un petit peu timides parce qu'il y avait Amnesty ; on n'osait pas trop parler de l'ACAT. Mais je suis fière, moi, du travail que l'ACAT fait. Je pense qu'il faut du temps pour briser toutes ces chaînes et que nous ne sommes pas au bout du travail. Le fait que nous mettons en lumière le caractère sacré de la personne humaine est quelque chose qui me motive beaucoup parce que je pense que les églises ne seront crédibles que si les chrétiens s'engagent. Si les chrétiens ne s'engagent pas concrètement pour la défense de cette dignité, je ne sais pas à quoi vont servir nos églises.

Daniel. Militer pour l'ACAT, c'est militer au nom du Christ. Or, le Christ, c'est ce sans-papiers qui n'avait rien où poser sa tête ; c'est ce torturé à cause de la haine d'une foule, certes manipulée, mais quand même responsable ; c'est enfin le condamné à mort sans aucune raison. Si on découvre chez son prochain l'image du Christ, alors il faut l'aider. ♦

1. Le russe Igor Ogourtsov est l'un des premiers dissidents soviétiques, condamné en 1967 à 15 ans de goulag puis cinq ans de relégation pour « activités antisoviétiques ».